

# OLYMPIA

Philippe  
Bertrand

Jean-Marie  
de Busscher

Préface de Enki Bilal



DARGAUD





# OLYMPIA



Dessin  
Philippe Bertrand

Scénario  
Jean-Marie de Busscher

**DARGAUD**

PARIS BARCELONE BRUXELLES HONG KONG LAUSANNE LONDRES MONTREAL NEW YORK SHANGHAI





**L**e noir et blanc va bien aux années vingt, à «l'Europe d'entre-deux-chaos». Il va bien aussi et surtout au trait pur encre de Chine de Philippe Bertrand, et plus précisément à sa manière de créer le décalage vertigineux nécessaire à la remise en place du lecteur (dans ce cas précis le lecteur-voyeur)... On est là, face à l'enchaînement d'événements dont on connaît tous, plus ou moins dans le détail, les tenants et les aboutissants tragico-historiques. On est là, pris par la main d'une de ces créatures féminines modernes dont Philippe a toujours eu le secret. Olympia – Linda, ici aimant l'Art du drame en accéléré, sans fondu-enchaîné, vivant l'Histoire sans avoir le temps de le savoir...

À la lecture de ce récit, deux films me sont venus à l'esprit. Le premier, réalisé à la même période que l'album lui-même : *La vie est un roman* d'Alain Resnais (auquel j'ai personnellement collaboré) et le second : *The Grand Budapest Hotel* de Wes Anderson, lui très récemment sorti. Trois œuvres dont les mises en scène lorgnent avec audace davantage du côté du théâtre que du côté du cinéma.

Car, je le réalise maintenant seulement, Philippe Bertrand, si amoureux du cinéma fût-il, avait dans sa narration d'auteur de bande dessinée un regard de metteur en scène de théâtre. Même *Linda aime l'Art* n'y coupe pas (malgré le trouble érotique qui brouille l'image)... Jusqu'à son tout dernier livre paru, sur le très beau texte de Jean Teulé, *Le Montespan*...

On est, face aux cases de Philippe Bertrand, souvent comme face à une scène de théâtre à l'italienne : spectateur à l'affût.

Le décor, les personnages, tout est en place. Mais l'action, même quand elle s'accélère, nous garde à distance, nous lecteurs-voyeurs donc, comme le fait le théâtre précisément. Cette sophistication, s'accompagnant souvent d'humour décalé, nous laisse face à un miroir. *Olympia* regorge de situations extrêmes que le texte de Jean-Marie de Busscher enchaîne avec délectation et une précision documentaire redoutable. On y entend du Mozart, on y sent des odeurs d'égout et de décadence. Mais le sentiment persiste que c'est l'Histoire qui tourne autour du personnage d'Olympia, et non lui qui la traverse.

Je reviens à ce noir et blanc que je connaissais peu chez Philippe. Il est le moteur implacable de la mécanique particulière de cet album.

Comme un accéléré, un cauchemar au second degré, un sourire malicieux.

Le sien ?

Enki Bilal